

A l'atelier Arachel, le combat pour la survie

Jean-Claude Leblond

Volume 22, numéro 90, printemps 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

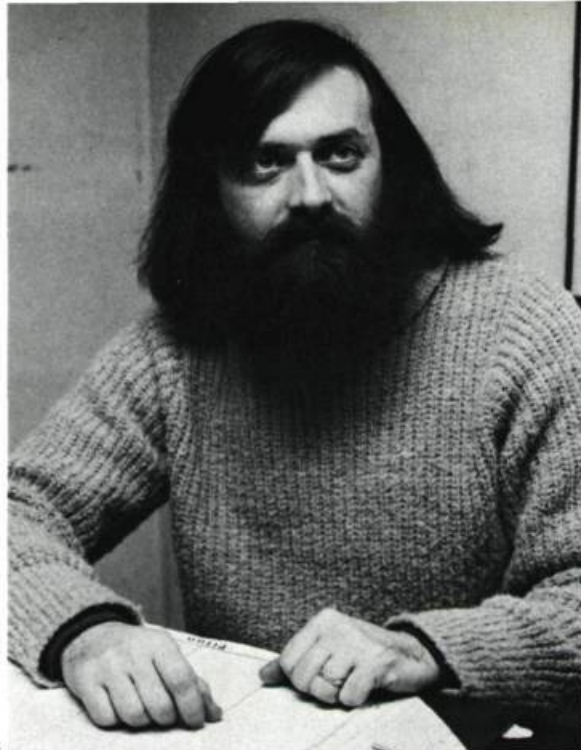
Citer cet article

Leblond, J.-C. (1978). A l'atelier Arachel, le combat pour la survie. *Vie des arts*, 22(90), 38–40.

A l'atelier Arachel, le combat pour la survie

Jean-Claude Leblond





1. Yvan Fortin et Paul Séguin dans l'atelier.

2. Paul Séguin (à g.) et Yvan Fortin (à dr.), dans l'atelier.

3. Paul LUSSIER.

3



2

1. Parmi les artistes qui ont fait appel aux services de l'Atelier figurent Tid Beament, Gilles Boisvert, Louis-Pierre Bougie, Kattie Bruneau, Monique Charbonneau, Charles Daudelin, Betty Goodwin, Henri Masson, Claude Péloquin, Roland Pichet, Phillip Surrey, Takao Tanabe, Roger Vilder.

La naissance, en novembre 1974, de l'Atelier Arachel est due à la ténacité, à l'entêtement d'un homme, Paul Lussier qui, après plusieurs tentatives infructueuses pour se procurer les ressources nécessaires, réussit enfin, grâce à un projet d'initiatives locales, à lancer un atelier de lithographie qui doit sa survie à l'entêtement même qui l'a vu naître.

Jusqu'à l'arrivée d'Arachel dans le monde de la gravure, les artistes étaient obligés d'aller tirer leurs lithographies en Europe et aux États-Unis. Il devenait donc impérieux, Paul Lussier s'en rendait compte, d'établir à Montréal un atelier hautement professionnel qui diminuerait la dépendance envers l'étranger.

De toutes les techniques d'impression, la lithographie est celle qui demande le plus de soin, de patience, de travail. Elle est la plus coûteuse; mais au regard d'une production internationale, elle s'avère la plus professionnelle. Pourtant, elle fait sérieusement figure de cousin pauvre. Non pas que le Québec, avant l'arrivée d'Arachel, ne possédât déjà certains équipements de bonne qualité, mais qui pouvait assumer le coût d'un maître imprimeur et de ses assistants, et il en faut? Or, dans l'esprit de Lussier, il s'agissait simplement de réunir, de mettre en présence les conditions optimales d'opération d'un atelier, à savoir: un maître imprimeur, une presse et un lieu de travail. L'actuel maître imprimeur chez Arachel est Paul Séguin qui a commencé comme apprenti lors de l'ouverture de l'atelier. C'est le seul maître imprimeur de lithographie à Montréal et, très probablement, le premier.

L'initiative de Lussier possède une importance d'autant plus grande que son atelier, qui se spécialise dans la lithographie, offre, en outre, grâce à un système de sous-location d'une partie de ses locaux, les services d'artisans spécialisés dans les autres procédés d'impression: sérigraphie, eau-forte, etc., de telle manière que, quel que soit le besoin d'un artiste aux prises avec la nécessité de réaliser un tirage dans la technique de son choix, Arachel se trouve là pour l'aider et lui fournir le personnel et l'outillage nécessaires.

Fort de l'accueil que lui réservent les graveurs et le milieu des artistes, Arachel a réussi à obtenir l'aide nécessaire à sa survie. On peut dire qu'à toute fin pratique, le rouleau n'a jamais cessé son va-et-vient depuis bientôt quatre ans et que les commandes se suivent. Plus de deux cents titres sont sortis des presses d'Arachel, ce qui représente cinq mille exemplaires environ. Au-delà de cinquante artistes ont fait appel à l'atelier qui a, d'autre part, réalisé des ouvrages pour le compte de cinq éditeurs, dont Michel Nantel et Art global¹.

À la différence des autres ateliers de gravure, Arachel a toujours considéré que son rôle consistait à mettre la technique au service de l'artiste ou, ma foi, de qui en fait la demande. L'artiste arrive, soumet son projet. On voit comment on peut le réaliser et dans quel délai. Le moment venu, on met la production en chantier. Quand le travail est terminé, que l'exemplaire d'annulation a été tiré, que les exemplaires ont été signés devant témoins et que la *feuille de route* du tirage décrivant les procédés utilisés a été émise, le client paie la note et emporte ses gravures ou les travaux qu'il avait commandés.


C'est que, dès sa naissance, Arachel a voulu se distinguer des autres et abolir ainsi tout sentiment de concurrence en refusant de s'occuper des questions

de diffusion des œuvres réalisées à l'atelier de la rue Rachel. «C'est l'affaire des éditeurs et des marchands», disait Lussier à cette époque. Chez Arachel, on se place au cœur même de la production. La qualité de la gravure québécoise ne peut que s'en mieux porter. A preuve: la naissance — puisqu'il s'agit véritablement d'une arrivée triomphale — de l'édition réunissant le double talent de l'écrivain et de l'artiste dans des ouvrages de haute qualité dûs aux soins de l'imprimeur-artisan et du relieur. Il faut remonter loin pour trouver de telles productions ici, alors qu'elles sont fort populaires en Europe.

On n'a pas assez souligné cet aspect du rôle de l'Atelier Arachel dans la diversité des productions, dans l'allègement d'un climat ou, à tout le moins, d'une situation autrement précaire et tendue. On peut noter, depuis que cet atelier fonctionne, une sorte d'assainissement du monde intérieur de la gravure. Et, chose certaine, on assiste à une certaine forme de

démocratisation. A cause des grandes vitrines donnant sur la rue Rachel, les ateliers qui en ont adopté le nom vivent en quelque sorte au grand jour, et il est loisible à n'importe quel passant d'entrer voir ce qu'on y fabrique et de discuter avec ceux qui y travaillent.

De plus en plus, on constate l'importance qu'acquiert la gravure, l'idée du multiple, auprès du grand public. Dans ce développement, l'Atelier Arachel joue, depuis sa fondation, un rôle non négligeable en offrant à plusieurs artistes l'occasion de multiplier leurs ouvrages et de les mettre à la disposition d'un nombre de plus en plus considérable et diversifié d'amateurs et de collectionneurs.

L'Atelier doit sa survie à l'aide gouvernementale; sans quoi, il disparaîtrait. La noblesse de la technique de la lithographie augmente grandement les coûts de production. Comment remédier à la situation? Au delà de la beauté des causes, on en revient toujours à parler de gros sous. On n'a pas tellement le choix. 

4. André BERGERON
Pays II, 1975.
(Les photos sont de
Jacques Renaud)

